

**Étude comparée des éléments sémantiques et
stylistiques dans *L'Île de l'errance* de Dânechvar et *La
Condition humaine* de Malraux***

Mahnaz Rezaei**

Maître-Assistante, Université de Tabriz (auteur responsable)

Samira Ahansaz Salmasi

Doctorante en littérature française, Université de Tabriz

Résumé

Le XX^e siècle se caractérise par de multiples conflits décisifs dans le destin des pays. De nombreuses œuvres littéraires se proposent alors pour la trame l'histoire des ardents révolutionnaires qui se tiennent dans la coulisse. *L'Île de l'errance* de Dânechvar et *La Condition Humaine* de Malraux en constituent des exemples. Dans ces deux romans, les effets destructifs liés à la révolte sont analysés à plusieurs niveaux : étude des changements survenus au niveau de l'infrastructure, analyse des troubles comportementaux chez le peuple traumatisé et l'observation attentive des modifications imposées aux idéologies dominant sur la société. Les deux récits partagent non seulement les fonds communs mais ils s'approchent également sur le plan stylistique. *L'Île de l'errance* manifeste le contexte sociopolitique de l'Iran avant la Révolution. Le social s'y est caché derrière le symbolique des mots. Cette œuvre entre dans la lignée des romans politiques comme *La Condition humaine* de Malraux qui situe l'action dans une Chine occidentalisation où les personnages ressortissants de divers pays s'engagent dans l'histoire de la Chine.

Cet article propose une lecture sociopolitique des deux romans en question. Nous allons établir une analyse comparée entre les deux œuvres par l'étude des éléments qui constituent leur univers sociopolitique. Passant en revue quelques notions de la sociologie de la littérature et les théories de la littérature comparée, nous visons à étudier les divers codes sémantiques, syntaxiques et stylistiques communs à deux textes, à travers lesquels sont articulés les faits sociaux.

Mots-clés : Simine Dânechvar, André Malraux, schémas sociopolitiques, étude sémantique, étude formelle.

* **Date de réception:** 2016/08/26 **Date d'approbation:** 2017/12/21

** **E-mail:** m.rezaei@tabrizu.ac.ir

Introduction

La socialité s'exhale le plus fréquemment dans les textes qui reflètent une période intense de l'Histoire humaine et il est indubitable que le XX^e siècle en constitue un exemple. André Malraux en France et Simine Dânechvar en Iran ont consacré une majeure partie de leur œuvre à des évolutions sociopolitiques du XX^e siècle. L'écriture romanesque trouve une finalité morale chez Malraux et Dânechvar. Ce sont *La Condition humaine* de Malraux et *L'Ile de l'errance* de Dânechvar que nous avons choisi comme notre corpus d'étude puisque la littérature engagée s'exhale dans *les deux romans* comme un phénomène sociopolitique déterminant l'idéologie morale des personnages. Les œuvres de Malraux et de Dânechvar sont ainsi classés parmi les romans engagés avec cette spécificité que toutes les deux sont marquées par une mystique de la résistance et un état de l'errance au niveau des idéologies politiques. Les analogies thématiques des deux romans se renforcent encore sur le plan formel, où la métaphore et les procédés cinématographiques deviennent les stratégies privilégiées que les écrivains ont employées pour mieux illustrer le désordre idéologique lié au concept de la révolte.

La Condition humaine envisage non seulement la vie de certains individus au sein de la Chine des années 30, mais il renferme également la destinée d'un groupe révolutionnaire dans un cadre historique. Simine Dânechvar, elle aussi, en tant que « première romancière iranienne » (Sépanlou, 1381, p. 179), a rédigé des ouvrages politico-historiques comme *Savuchun*, et *L'Ile de l'errance* et s'est mise ainsi dans le rang des écrivains engagés. *L'Ile de l'errance*, écrit après la Révolution, porte généralement sur les événements et les conditions qui ont abouti à la Révolution. *La Condition humaine* d'André Malraux évoque la classe ouvrière, alors que les personnages de *L'Ile de l'errance* de Dânechvar appartiennent, pour la plupart, à la classe moyenne de la société. Cependant, tous les deux romans mettent en scène les « héros problématiques » qui, à la suite d'une prise de conscience des

problèmes sociopolitiques du pays, se révoltent contre la grande bourgeoisie, la bourgeoisie dominante, afin de transformer le système politique. Dans *La Condition humaine*, Tchen, le protagoniste du roman étant marqué par les valeurs de la classe ouvrière à laquelle il appartient, entre en lutte avec le gouvernement en pouvoir qui partagent les ressources du pays entre les diverses puissances coloniales de l'Europe. *L'Île de l'errance* aussi met en scène une fille intellectuelle, Hasti qui est surtout marquée par les tendances révolutionnaires et religieuses de sa famille paternelle rejoint à la révolte et se dresse contre la bourgeoisie impériale de son temps. Tous les deux personnages sont en proie à la crise d'idées, de fragmentation de la conscience causée par l'expérience traumatique, et ils s'efforcent de mettre un terme à leur ambivalence idéologique en établissant l'équilibre entre les divers éléments de leur vie. Le personnage de *La Condition humaine*, Tchen, tout en rapprochant sa tendance à la mort de son aspiration à la liberté, décide de se sacrifier pour l'établissement de la nouvelle Chine. Encore, l'héroïne du roman de Dânechvar, Hasti, qui se vacille entre la laïcité et les inspirations religieuses, finit par réconcilier sa vocation laïque avec l'éthique religieuse pour se guérir du désordre idéologique.

L'Île de l'errance de Dânechvar a été publié en 1998 et *La Condition humaine* de Malraux en 1933. Titulaire d'un doctorat en langue et littérature persanes, Dânechvar ne connaissait pas la langue française et elle a traduit quelques œuvres des écrivains anglais. D'ailleurs, son mari Djalâl Alé Ahmad, a traduit sept œuvres de Camus, Sartre, Gide et Ionesco. En Iran, on rapproche le style de celui-ci des écrivains avant-garde et les écrivains engagés français. Il est probable que Djalâl, mort en 1969, ait lu cette œuvre de Malraux. Cela dit, vu les correspondances, les traductions, la biographie et les lectures de Dânechvar, nous constatons que dans *L'Île de l'errance*, il ne faut pas chercher des dérivations, des imitations ou des adaptations de Malraux. Ces derniers n'y étant pas démontrables, évidents et rigoureux, notre travail ne vise pas la notion de l'« influence », chère à l'ancienne littérature comparée. Notre analyse

sera du domaine des analogies et des équivalences et cela selon l'ordre du relatif et du virtuel et selon l'école américaine de la littérature comparée. Car c'est avec Rene Wellek, spécialiste américain de la littérature comparée, que cette dernière se libère du cadre des études historiques proposées par Mauric-François Guyard et entre au domaine de la critique. Selon Wellek, « tout devrait se placer dans la perspective de l'œuvre d'art, la seule à avoir sinon une réalité, du moins le droit d'être étudiée en tant que réalité dépassant, ou transcendant, les diverses traces qu'elle laisse dans l'histoire humaine : on voit se profiler la perspective d'une étude *immanente* ou formelle des textes, qui serait la seule étude vraiment légitime » (Brunel et Chevrel, 1989, p. 189-190). Ainsi, la méthodologie de notre travail réside-t-elle dans le rapprochement, la mise en corrélation de certains éléments et la confrontation de deux textes, la recherche des analogies structurelles, parallélismes idéologiques et des similarités thématiques.

L'objectif de cet article consiste à une étude comparée des éléments sociopolitiques entre les diverses procédures sémantiques, syntaxiques et stylistiques communes à deux ouvrages en question. A travers cette étude, nous allons bien travailler ces questions en gros : comment les deux romans en question reflètent-ils la société de leur temps ? Et quels sont les points de partage entre Malraux et Dânechvar, les deux écrivains appartenant à deux contextes sociaux différents, dans la transmission de la violence ?

1. Etude comparée des deux romans au niveau sémantique

La Condition humaine et *L'Ile de l'errance* renferment, tous les deux, un mélange de l'expérience personnelle et de la fiction politique. Ils présentent plusieurs notions fondamentales à la vie de l'homme comme la vertu de l'âme, la dévotion et la fraternité. C'est pourtant le thème de la révolte qui se trouve au centre des deux textes. Les deux écrivains s'y proclament en faveur des droits de l'homme et contre l'oppression des masses publiques.

1.1. Les convergences au niveau social et politique

Marqués par le réalisme socialiste, *L'Ile de l'errance* et *La Condition humaine* s'inscrivent en effet dans la lignée des romans politiques et témoignent de la réalité sociohistorique et sociopolitique de l'Iran et de la France. Pourtant, les deux romans ne constituent pas le reflet fidèle de l'expérience de leur auteur mais ils en sont plutôt une transformation ; histoire et autobiographie, fiction et réalité s'y mêlent à travers l'esthétique de l'œuvre. Les écrivains mettent en scène l'histoire réelle tout en faisant jouer les personnages fictifs au côté des personnages historiques comme Tchan Kai Check¹ dans *La Condition humaine* et Khalil Maleki² dans *L'Ile de l'errance*.

En fait, Malraux et Dânechvar ont eu un grand apport dans la représentation de leur époque et la genèse de leur œuvre est en rapport direct avec les éléments sociaux et politiques de la société du temps. André Malraux est jeté, dès son adolescence au sein des mouvements révolutionnaires. *La Condition humaine* constitue avec *Les Conquérants* (1927) et *La Voie royale* (1930), le cycle asiatique de Malraux qui se tourne autour de son expérience indochinoise. C'est, en fait, pendant son aventure indochinoise que Malraux a trouvé de tendance pour l'engagement politique, étant « confronté durant cette période au visage corrompu du colonialisme » (Bonhomme & Villani, 1996, p. 9). A partir de cette expérience, il va découvrir une Chine souffrante qui accouche d'un grand nombre d'agitations et de protestations contre le régime capitaliste.

A la source des romans de Malraux, il y a l'aventure sous trois aspects : une aventure imaginaire et romanesque, une autre politique et sociale, une troisième esthétique et métaphysique (Pierre Boisdeffre cité par Bonhomme & Villani, 1996, p. 10).

La Condition humaine met en scène l'actualité politique de la Chine au XX^e siècle. Depuis le milieu du 17^e siècle, la Chine était soumise à un régime impérial qui avait dénié tous les droits fondamentaux des colonisés. Ce pouvoir capitaliste était imposé en même temps par les nations étrangères comme la France et

l'Angleterre et par les ennemis intérieurs comme les dirigeants du pouvoir et les chefs féodaux. André Malraux en tant que témoin engagé de son époque, s'était déjà lancé dans toutes les formes de revendications politiques et se proclamait en faveur des opprimés et des sous-privilégiés. Même s'il était issu d'une famille bourgeoise, il avait une sympathie intarissable pour la masse ouvrière. Son roman met en scène le développement de la Révolution Chinoise de 1911 qui a abouti à la substitution du régime impérial millénaire par la République de Chine.

Simine Dânechvar en tant que femme intellectuelle et première romancière iranienne a contribué, à son tour, à la plupart des activités sociales et politiques de son mari, Djalâl Alé Ahmad. Celui-ci s'adhérant au mouvement intellectuel des années trente, devient d'abord l'un des membres du Tudeh, « parti des Masses d'Iran » qui était un parti communiste visant à lutter contre le fascisme et à établir la démocratie dans le pays. Ensuite, il va contribuer au mouvement de la nationalisation de l'industrie pétrolière de l'Iran dirigé par Mossadegh. Les diverses illusions aux idées défendues par Mossadegh et par les autres intellectuels religieux de l'époque dans *L'Ile de l'errance*, témoignent de leur influence sur le parcours politique de la romancière :

Sortant de l'Assemblée nationale, Mossadegh l'a appelé « le refuge des voleurs » (Dânechvar, 1372, p. 148) ;

[Salim] : Je crois aux derniers propos de Dr. Chari'ati : « Liberté-égalité-mysticisme » (*Ibid.*, p. 35) ;

[Mani] : Mais Djalal croyait que si tu avances à contre-courant de l'appareil d'Etat, celui-ci va t'écraser (*Ibid.* p. 188).

L'Ile de l'errance est donc un roman réaliste qui met en scène les avantages et les désavantages des diverses classes sociales avant la Révolution tout en analysant les circonstances sociales, politiques et culturelles dominant sur le pays. L'écrivain qui a vécu la période du règne de Mohammad Reza Chah Pahlavi, présente le tableau de la

société iranienne dans le contexte des années cinquante. Après le Coup d'Etat de 28 Mordâd 1332, le régime de Pahlavi a féroce­ment réprimé les partis opposants parmi lesquels la petite bourgeoisie intellectuelle et la classe ouvrière ont le plus subi les affronts. C'était après les années 40 et à la suite de la crise économique que des interventions de l'Amérique dans le domaine des réformes agraires, le croisement des slums et l'agrandissement journalière de l'écart social et économique entre la bourgeoisie et le prolétariat ont aggravé l'insatisfaction du peuple de plus en plus. Alors le système politique qui était seulement dominé par un certain groupe désigné de la part du gouvernement, a approfondi le décalage entre le gouvernement et la classe intellectuelle, entre le système dominant et le peuple dominé. L'impossibilité de l'opposition au régime de l'époque, a enfin abouti à l'apparition des forces de guérilla après les années 40. Ces organisations de guérilla anti-impérial vont ensuite donner leur place aux partis politiques créés par une jeune génération des intellectuels, qui ont pour objectif de réaliser les idéologies religieuses et nationales présentées par les intellectuels comme Ali Chari'ati ou Djalâl Alé Ahmad. C'est ainsi que la devise de combat contre la colonisation et l'injustice sociale au nom d'une idéologie religieuse révolutionnaire a uni les classes des dominées avec celles des intellectuels et des religieux qui finissent par mobiliser le peuple opprimé contre le régime autoritaire de l'époque.

La situation sociopolitique mise en scène par Dânechvar et Malraux évoque, sans doute, le manifeste marxiste, selon lequel « *l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes* » (Engels & Marx, 1972, p. 30). *La Condition humaine* et *L'Ile de l'errance* mettent en scène les protagonistes qui s'efforcent de construire une société sans classe. Dans les univers présentés par Dânechvar et Malraux, la lutte des classes est particulièrement issue du facteur politique qui a mis le capital entre les mains d'un petit groupe dépendant du gouvernement établi.

L'idée essentielle de *La Condition humaine*, c'est « l'affrontement tragique de la volonté du héros et des forces politiques qui sont la forme moderne de la fatalité » (Bréchon, 1972, p. 24). C'est pourquoi les théories marxistes trouvent une grande importance dans la démarche des personnages de Malraux. En effet, la condition humaine dont parle Malraux est définie sur la base de l'idéologie marxiste. La littérature marxiste, c'est une littérature dénonciatrice, c'est une littérature de résistance, c'est une écriture antifasciste qui convient mieux à la structure des romans politiques. Du marxisme, Malraux prend sa volonté d'action, son éveil à lucidité. Dans *La Condition humaine*, professeur Gisors, en tant qu'un intellectuel marxiste, propose une définition de cette idéologie politique :

« Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est une volonté, c'est, pour le prolétariat et les siens – vous - la volonté de se connaître, de se sentir comme tels, de vaincre comme tels ; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir. » (Malraux, 1968, p. 56).

S. Ade Ojo tente de lier le socialisme de Malraux au réalisme socialiste cher à Gorki³ qui « implique l'accord fondamental de l'écrivain ou de l'artiste avec les objectifs de la classe ouvrière et du monde socialiste naissant » (Ade Ojo, 1992, p. 120).

Sans doute, les philosophies et les théories sociales abondantes qui émergent en France au début du XX^e siècle, ont laissé leurs traces sur l'écriture des auteurs persans. Dans *L'Ile de l'errance*, la plupart des intellectuels persans présentés par Dânechvar, comme Ali Chari'ati, Djalâl Alé Ahmad, Khalil Maleki, qui constituent les guides idéologiques principaux des partis socialistes antigouvernementaux ont subi l'influence de la philosophie marxiste. Tout en rejetant certains de ses principes comme le matérialisme dialectique, ils ont pris du marxisme son esprit dénonciateur. C'est pourquoi les personnages de *L'Ile de l'errance* se balancent entre « le mysticisme islamique et les idées marxistes » (Ghobadi, Aghagolzadeh, & Dasp, 1390, p. 42). Le roman dénonce le capitalisme d'Etat tout en illustrant

les stratégies dont les pouvoirs en règne se réclament pour exploiter le peuple opprimé. Les personnages principaux du roman issus de la bourgeoisie nationaliste s'opposent à « la bourgeoisie compradore »⁴ (*Ibid.*, p. 48) qui prend le contrôle de l'infrastructure socioéconomique du pays. Dans un passage du roman, Morâd attribue le nom du « consommateur exclusif » (Dânechvar, 1372, p. 17) à l'appareil d'Etat bourgeois qui détient le capital et le représente comme la raison de la misère dans laquelle est tombé « deux tiers du peuple » (*Ibid.*, p. 22) du pays.

A la différence de *La Condition humaine* où l'insurrection est stratégiquement organisée, dans *L'Ile de l'errance* les rébellions antigouvernementales restent au niveau de quelques émeutes. Cependant, ce qui est évoqué dans les deux œuvres comme le principal élément déclenchant la révolution c'est l'aliénation du pays par l'occidentalisation et la colonisation du patrimoine par les forces étrangères. Shangaï, Han-Kéo et Kobé qui constituent le foyer de l'action dans *La Condition humaine* sont les ports asiatiques qui s'ouvrent à l'Occident. C'est en effet contre l'occidentalisation du régime que se dressent les personnages de *La Condition humaine*. Voici le problème fondamental qu'obsède le personnage de Malraux :

« Cette ville illuminée resterait-elle possédée comme un champ par son dictateur militaire, louée à mort, comme un troupeau, aux chefs de guerre et aux commerces d'Occident ? » (Malraux, 1968, p. 11).

La Condition humaine est une contestation contre la politique de l'Occident qui dérobe le capital national des pays. Chez Dânechvar aussi la colonisation du pays par les puissances étrangères est à la base du sentiment de l'aliénation et du désordre idéologique des milieux intellectuels. Dans le roman, la présence des divers noms anglais comme Mr Hitti, Mr. Krasli, Sir Edward, etc. dans les divers débats politiques et dans les multiples fêtes persanes et le regard humiliant de ceux-ci envers les Iraniens sont les preuves de leur domination sur le système sociopolitique et socioéconomique du

pays et du pillage de la capitale nationale par les pouvoirs étrangers : Dans un passage Mr Krasli attribue à Hasti le titre de « rustique » à cause de son hostilité envers la liberté sexuelle des Américains. La Mère de Hasti est présentée dans le roman comme l'archétype de l'occidentalisation et la famille de son deuxième mari qui a augmenté son pouvoir en s'accrochant aux autorités occidentales, est un exemple évident de la fausse noblesse. Ce sont premièrement ces circonstances familiales déplorables qui font entrer Hasti dans une vive protestation contre le régime de l'époque.

1.2. Analyse comparée des personnages

Malraux et Dânechvar sont les écrivains qui se situent à une période cruciale de leur pays. La société dont ils présentent le tableau dans leurs ouvrages est une société discriminatoire qui fait prévaloir un certain groupe particulier disposant le pouvoir au détriment d'un groupe dominé n'ayant pas à sa disposition qu'un nombre limité de ressources. C'est là où la question de sociopolitique émerge dans le roman. Malgré les différences culturelles qui caractérisent le contexte référentiel de l'univers littéraire de chacun des deux écrivains, les personnages y sont dotés de mêmes marques d'identification. Tchen, l'un des protagonistes du roman est un communiste, qui s'était déjà affronté à de nombreux obstacles soit dans son milieu familial, soit dans sa vie sociale : l'otage de son oncle, l'inutilité des diplômes qu'il avait obtenus, le manque d'argent, tous ces éléments le ramène à prendre le parcours d'un révolutionnaire passionné qui lutte contre le régime capitaliste de son pays, en vue de contribuer à l'établissement d'une nouvelle Chine. Parallèlement, l'héroïne du roman de Danechvâr, Hasti, se trouve au milieu d'une émeute où les insurgés combattent au profit des pauvres. Ils cherchent à exclure le pouvoir de la disposition d'un régime impérial qui décide seul de la division des classes. Autrement dit, ceux qui se proclament en faveur de politique mise en pratique par régime et le servent, prennent accès au pouvoir et à l'argent et les autres se réduisent de plus en plus à un état misérable.

Dans le contexte agité du XX^e siècle, les deux écrivains trouvent un abîme entre eux-mêmes et le monde qui est marqué par un sal jeu politique. Ils essaient de fuir ce monde en dénonçant son inauthenticité, et cela par l'intégration d'un « héros problématique », à jamais dévié selon l'expression de Lucien Goldmann, et dont l'objectif est la « *recherche de valeurs authentiques dans un monde dégradé* » (Bouzar, 2006, p. 122). Chez les deux écrivains, il s'agit d'un « personnage dont l'existence et les valeurs le situent devant des problèmes insolubles et dont il ne saurait prendre une conscience claire et rigoureuse » (Goldmann, 1964, p. 195). La déviation du héros se montre à travers l'errance idéologique chez Dânechvar, et sous forme du sacrifice chez Malraux. Cependant le monde présenté par Dânechvar se diffère du monde sans Dieu de Malraux en ce que les sentiments religieux permettent à l'héroïne du roman persan de retrouver enfin de la permanence tandis que dans *La Condition humaine* Dieu n'existe pas pour donner une essence à la vie du personnage et sa recherche désespérée finit par la mort, le seul remède aux égarements de son âme. Dans les *Antimémoires*, Malraux affirme :

« Ce qui m'intéresse dans un homme quelconque est la condition humaine ; ce qui m'intéresse dans un grand homme ce sont les moyens et la nature de sa grandeur. » (Bonhomme & Villani, 1996, p. 17)

En fait, c'est à la révolte individuelle que Malraux accorde une grande importance. Tchen décidant de commettre le crime, se révolte contre la condition qui lui est imposée. Sa tentative pour tuer le trafiquant d'armes, est considérée comme un sacrifice à la révolte car elle facilite le procès de l'insurrection. Pareillement, le protagoniste du roman de Dânechvar, après une réveille à sa condition humaine dans le milieu familial et le contexte social, cherche le meilleur choix devant cette situation obsédante. Mais l'indécision fait entrer les deux personnages dans un état avec les contours flous et changeants. Tchen et Hasti ont une personnalité de l'entre-deux : Tchen a peur de tuer

tout en jouissant du crime et Hasti a un esprit rebelle comme Morâd tout en s'attachant à la permanence idéologique que lui proposent les sentiments religieux suggérés par Salim.

C'est au cours de divers événements survenus dans les deux romans que Tchen et Hasti arrivent à stabiliser leur pensée tout en choisissant chacun un parcours différent. Tchen, qui se trouve dans un état flottant entre le thanatos et l'éros, décide dans un attentat vain, de se sacrifier en se jetant avec sa bombe sur la voiture qui porte Tchan-Kaï-chek, le général anticommuniste des forces armées du Kuomintang. Même si, l'idée du suicide est moralement rejetée comme une lâcheté par la majorité des pays du monde, chez Malraux il suggère de la grandeur et de la dignité humaine. C'est plutôt un sacrifice. Autrement dit, il s'agit d'un suicide politique car Tchen, partageant une idéologie anticapitaliste avec ses camarades, meurt pour cette idéologie. Le thème du suicide qui se trouve dans la plupart des œuvres de Malraux s'enracine, en fait, dans sa vie personnelle. C'est dès sa jeunesse et à la suite du suicide de son père et de son grand-père que Malraux se trouve hanté par l'obsession du suicide. Dans *La Condition humaine*, la mort est le moyen de la plus grande élévation de l'âme.

A vrai dire, tous les personnages du roman de Malraux s'efforcent d'avoir soit une vie significative, soit une mort honorable, faisant un sacrifice pour la survie de la communauté humaine. Même le suicide se fait dans le but de la victoire des partis révolutionnaires. C'est là qu'intervient la notion de « fraternité » tellement chère à Malraux. Malgré la divergence de leur point de vue, les personnages de Malraux s'allient pour lutter contre le capitalisme d'Etat. C'est ainsi que, d'après Goldmann, le personnage individuel deviendra un « personnage collectif ». Ce contre quoi se dresse le héros collectif, c'est le régime capitaliste qui prive la communauté humaine de ses droits inaliénables. Chez Dânechvar l'héroïne cherche une autre sorte d'alternative pour mettre un terme à ses obsessions. En fait, les diverses visions présentées par les personnages romanesques

continuent de poser problème au personnage principal. Egarée par les diverses idéologies présentant chacune des intérêts différents, Hasti présente ainsi son approche idéologique :

« Je suis confuse. Tantôt, je me crois un humaniste de gauche, partisan de Khalil Maleki, tantôt, je m'adhère au pouvoir provoquant de la religion, et je deviens partisan de Djalâl Alé Ahmad, et du dynamisme religieux. Parfois, je pense qu'il faut se pencher sur l'art, tout en ayant une bonne perception des questions sociale et politique, mais quelle interprétation est la meilleur ? Je n'en sais rien. » (Dânechvar, 1372, p. 87)

Idéologiquement parlant, nous pouvons classer les personnages de *L'Île de l'errance* en quatre catégories : 1) les misérables et les opprimés qui se révoltent contre leur société dans le but de revendiquer leur droits de l'homme : Morâd ; 2) les combattants religieux qui y luttent clandestinement et ont pour le guide l'approche idéologique des grands philosophes comme Ali Chari'ati et qui croient que, pour établir la démocratie, il faut éviter la lutte armée: Salim, la famille paternelle de Hasti; 3) les intellectuels laïques qui ne s'engagent ouvertement dans la révolution mais joue plutôt le rôle de guide intellectuel: Professeur Mani, professeur de Hasti et de Morâd 4) les conservateurs qui prennent le parti du gouvernement pour leurs propres intérêts : la famille maternelle de Hasti. Tout en s'opposant au profitisme de sa famille maternelle, Hasti oriente sa pensée vers un mélange des trois approches idéologiques présentées par professeur Mani, Salim et Morâd. Pressentant l'appel du monde moderne et la nécessité d'un renouvellement des structures politiques et idéologiques, Hasti cherche à donner un nouveau sens à sa vie. Cependant, ses racines la tiennent dans un état d'indécision et d'hésitation. Différemment de Tchen qui rompt définitivement avec la Chine traditionnelle, l'esprit de Hasti trouve sa consistance dans une réconciliation entre le monde nouveau-né et la tradition, entre la

philosophie moderne et la religion, entre le monde avant la Révolution et le monde souhaité par la Révolution.

Même si la révolte est faite dans le but d'améliorer les conditions déplorables du prolétariat, la campagne politique présentée dans les deux romans réunit les membres intellectuels de la société. *La Condition humaine* unit toutes les forces intellectuelles communistes qui s'opposent au fascisme ; Tchen est un diplômé en chômage qui a reçu une éducation chrétienne ; Kyo, est idéaliste et dirigeant de l'insurrection ; Katow est étudiant en médecine qui est devenu ouvrier d'usine ; Professeur Gisors, le philosophe et l'intellectuel marxiste qui va apaiser son angoisse métaphysique dans l'opium ; May, épouse de Kyo est docteur en médecine. La révolution n'est qu'un appel à la fraternité qui constitue le seul moyen de dépasser la condition humaine. Malraux croit que :

« C'est en devenant combattant parmi les combattants, pauvre parmi les pauvres, soldat parmi les soldats, que l'intellectuel écrivain trouve la possibilité de transformer l'expérience en conscience et devient en mesure de dénoncer tous les totalitarismes fascistes aussi bien que les communistes. » (Malraux, cité par Picon, 1953, p. 90)

De même, dans *L'Ile de l'errance*, malgré les divergences de points de vue, toutes les forces se concentrent sur la démission collective du régime en pouvoir. La campagne politique est en fait composée des membres intellectuels de la société : Hasti, étudiant en art, présente la figure féminine intellectuelle, égarée entre la modernité marxiste et la tradition religieuse. Salim, ayant passé une éducation en histoire des religions, joue le rôle de l'intellectuel religieux qui essaie d'établir un pont entre les cercles religieux et intellectuel ; Morâd, architecte, il est un intellectuel de gauche plus déterminé que Hasti dans ses idées, et il croit à la nécessité des réformes essentielles dans les conditions du prolétariat et cela par la lutte armée ; Professeur Mani enfin constitue le guide laïque de la révolution. Même si chez Dânechvar, nous assistons à la divergence

des points de vue de nombreux personnages qui se dialoguent, mais ce dialogisme montre l'impartialité de la romancière sur les différentes visions du monde et son refus de proclamer la supériorité d'une idéologie sur l'autre. La romancière suggère l'idée d'alliage des idéologies afin de les orienter vers un but unique : celui de rectifier l'atmosphère suffocante de l'Iran, imposée par le despotisme du régime Pahlavi.

L'une des personnalités les plus remarquables qui joue un rôle important dans l'orientation des idées politiques des personnages, c'est le guide idéologique présent dans les deux romans. Gisors, en tant que chef intellectuel de l'insurrection communiste et inspirateur du personnage problématique de *La Condition humaine*, Tchen, jouait un grand rôle dans la prise de conscience de ce dernier de sa condition sociale et dans la formation de son idéologie antigouvernementale. Quant à Gisors, nous lisons dans *La Condition humaine* : « D'instinct, quand il s'agissait d'être compris, Tchen se dirigeait vers Gisors » (Malraux, 1968, p. 15). Le sentiment de la « paternité spirituelle » (Bonhomme & Villani, 1996, p. 6) qui unit Professeur Gisors à Tchen et rend l'impact de son marxisme de plus en plus profond sur le chinois, représente l'attachement de Malraux à la figure paternelle. Gisors est en même temps le théoricien marxiste et le confident. Il ne se jettera pas néanmoins de plein pied au sein de la révolution et « il se tourne davantage vers l'intelligence que vers l'action » (*Ibid.*, p. 39) Gisors partage des ressemblances avec le directeur intellectuel du roman de Dânechvar, professeur Mani à qui tous viennent se confier. Comme Gisors, professeur Mani croit que « ce que tu enseigne [à tes étudiants] pourrait bouleverser et effondrer leur monde interne » (Dânechvar, 1372, p. 72). En tant que représentant des intellectuels universitaires, il constitue l'un des modèles politiques influents sur l'idéologie politique de ses étudiants, Hasti et Morâd. Cependant, au cours du récit, nous constatons que comme le personnage de Gisors, Professeur Mani ne contribue pas directement à la révolte et il s'oppose au gouvernement établi, uniquement à travers ses critiques. Dans un passage du roman,

Professeur Mani, pour critiquer le pillage du patrimoine de pays par les étrangers, se moque ainsi du régime établi :

« Les œuvres d'art de l'Iran, dont je suis l'organisateur, seront découvert un jour dans n'importe quel musée. Même si Bijan⁵ puisse sauver ses livres, mais l'appareil d'Etat nous détruira, selon l'expression de Djalal, si on procède à contre-courant de cet appareil. » (Dânechvar, 1372, p. 188)

L'Ile de l'errance et *La Condition humaine*, mettent en scène l'ambivalence idéologique de leurs personnages à travers les couples sémantiques. Cet état de belligérance auquel s'intéresse la sociocritique apparaît dans les deux textes à travers des notions conflictuelles comme conservatisme/révolte, individualité/société, patriotisme/occidentalisme, modernité/tradition, bourgeoisie/prolétariat. Ces oppositions sémantiques qui déterminent la structure narrative du texte, donnent naissance à des personnages problématiques marqués par un désordre idéologique ; ceux qui étant victime de la condition humaine imposée par la société de l'époque, tentent de retrouver le sens de la vie.

2. Etude comparée de deux textes sur le plan langagier

Pour mettre en scène les situations obsédantes de la société de leur temps, Malraux et Dânechvar recourent au genre romanesque. Par son « structuralisme génétique », Goldmann montre comment les structures esthétiques internes à une œuvre peuvent être en rapport avec les structures sociales externes. A cause de sa vraisemblance référentielle, le roman est effectivement un genre qui peut mieux refléter la structure sociale et politique. Les deux écrivains qui se trouvent dans un tournant de l'histoire, s'efforcent d'y jouer un rôle important par leur engagement intellectuel. C'est là où se justifie la genèse de leur roman. Dans *La Condition humaine* et *L'Ile de l'errance*, tout se rapporte au social et à l'historique. En effet, à cette époque-là, la diversité des idées politiques ne pourrait être reflétée que par la multiplicité des personnages et donc à travers le « roman

». C'est pourquoi c'est à cette période de l'histoire de l'Iran qu'apparaît la première romancière iranienne.

Les tentatives révolutionnaires qui déclenchent les insurrections constituent l'élément structurel le plus important des deux textes. La recherche constante de l'expérience intense et de l'expression vive est en rapport direct avec l'obsession sans faille des personnages pour les notions fondamentalement extrêmes comme l'idéologie, la révolution ou la mort. Lukacs, en tant que précurseur des études sociologiques sur la littérature romanesque, dans sa *Théorie du roman*, affirme que « le roman se construit sur une opposition radicale entre l'individu et la société » (Cros, 2003, p. 18). De même, les études sociocritique considère le roman comme « forme clé de la constitution de l'imaginaire social, comme lieu spécifique d'inscription du social » (Amossy, 1992, p. 96). La société en crise de l'Iran des années 70 et celle de la Chine des années 20 se révèlent dans le cadre des romans qui mettent en scène l'incompatibilité entre l'individu et la société.

2.1. Le titre et l'incipit évocateurs

« La Condition humaine » et « L'Île de l'errance » sont les titres évocateurs. Ils renferment la question politique autour de laquelle se constitue l'intrigue des deux œuvres en question. En effet, chez Malraux l'homme s'affronte toujours à des conditions qui se produisent à contrecourant de sa volonté ; le personnage de *La Condition humaine* est un homme conditionné qui est piégé dans un monde uniquement matériel et qui fait tous ses efforts pour dépasser les différentes exigences politiques, sociales, économiques, etc. Alors, l'homme et sa condition sont toujours en conflit. Pareillement, *L'Île de l'errance* est-il un titre controversable. L'île dont la romancière parle est certainement l'Iran qui se trouve dans une situation sociopolitique tout à fait chaotique. Le titre est un « anti-discours » (Ghobadi, Aghagolzadeh, & Dasp, 1390, p. 43) car il s'oppose au discours déjà présenté par Mohammad Reza Chah qui prétendait faire de l'Iran une « Île de permanence ». Du coup, le titre

renferme une satire contre la vanité du régime de l'époque, et présente, en même temps, une métaphore de l'état d'errance qu'a expérimenté la jeune génération des années 70, car elle était partagée entre la culture et la politique dominantes d'un monde déjà défini et celles d'un nouveau monde qui s'impose fortement.

L'atmosphère fiévreuse et angoissante de l'incipit des deux romans témoigne de cet état de dépaysement idéologique dans lequel se trouve l'homme moderne. En étudiant l'incipit de chacun des deux romans, le lecteur entre dans le vif du sujet et se rend compte de l'essentiel du roman qui consiste à décrire le désordre des idées de toute une génération. L'incipit de *L'Ile de l'errance* jette le lecteur au milieu du cauchemar de Hasti, qui donne à voir un univers en désordre, un monde pulvérisé où la nature est défigurée. Le rêve et la rêverie jouent un rôle très important dans le roman de Dânechvar. Les deux rêves très remarquables dans le roman dont l'un se trouve à l'incipit et l'autre à l'excipit, éclairent bien le passage du désordre idéologique à l'état de la permanence des idées.

Dans le contexte du premier rêve, nous trouvons Hasti au milieu de nulle part où le soleil étouffant a créé une atmosphère infernale. Les images désastreuses des « arbres inconnus avec le feuillage brûlé » (Dânechvar, 1372, p. 5), des « oiseaux morts » (*Ibid.*, p. 6), du « puit séché » (*Ibid.*), etc. renforcent l'idée de l'enfer. Dans ce rêve, Hasti se trouve devant les portes fermées dont elle ne dispose pas la clé. Toutes les images présentées par le premier rêve développent une métaphore collective dans le texte qui se réfère à l'état de dépérissement subi par Hasti.

La permanence de l'idéologie et la découverte d'une alternative qui proclame la fin de ses errances sont suggérées chez Hasti à travers le deuxième rêve où tous les éléments présents dans le premier rêve se manifestent tout autrement. Les « cyprès » (*Ibid.*, 325) à feuillage persistant (*Ibid.*), « le Bassin At Goli »⁶ (*Ibid.*), l'image de « Hasti qui s'envole comme un oiseau dans un ciel sans nuage » (*Ibid.*) présente le tableau transformé du premier rêve. C'est le Cheval Ghara

Ghashgha⁷ qui donne « la grande clé d'or» (*Ibid.*) à Hasti ; la clé qui peut ouvrir n'importe quelle porte. Les motifs de l'eau, de l'oiseau et de l'arbre qui se manifestent dans les deux rêves, chaque fois d'un point de vue différent, expriment le franchissement de Hasti de la barre qui la partage entre la tradition religieuse de sa famille paternelle et le monde laïque naissant.

A l'incipit du livre, nous assistons dans le rêve de Hasti à un enfer tandis qu'à la fin du roman nous nous trouvons dans le paradis (Dehbashi, 1383, p. 521).

C'est dans le contexte du deuxième rêve que le personnage sort de dilemme et retrouve la paix et la sécurité auprès de Salim. Parallèlement, le chaos de la pensée se révèle chez Tchen dès l'incipit du livre. Dès le début nous nous trouvons dans un « monde nocturne » (Malraux, 1968, p. 16) dont l'épaisseur agrandit après le crime et fait sombrer le personnage dans un isolement qui le sépare du reste des hommes. Nous assistons au dilemme de tuer et non-tuer qui déchire le personnage. A la différence de Kyo qui s'est défini l'objectif de la lutte, Tchen est un personnage hanté par le désordre des idées. Ses hésitations qui l'empêchent, dans un premier temps, de tuer un homme en chair et en os, se présentent à travers les diverses questions : « Frapperait-il au travers ? » (*Ibid.*, p. 9), « Terminait-il un corps ? » (*Ibid.*, p. 10). Les sentiments troubles de personnage ne s'apaisent pas même après le crime, et le fait entrer dans un état de délire où la fascination du meurtre et le dégoût du sang lui donne une sensation de nausée, de « mal de mer » (*Ibid.*, p. 11)

Alors, l'interdépendance entre l'état de personnage et son environnement indiqués à travers les éléments langagiers est une autre stratégie utilisée par Malraux et Dânechvar pour accroître l'impact émotionnel du roman et pour le garder le plus proche de la réalité effrayante de la violence. Le symbolique des images présentées dans les deux romans nous ouvre à une multitude de sens qui fait des deux textes une source intarissable d'interprétations.

2.2. Métaphore, figure stylistique dominante des deux textes

La focalisation qui domine sur les deux textes est une focalisation zéro ou le narrateur omniscient décrit les éléments en détail. Cependant, de temps en temps, les narrateurs passent de l'omniscience totale à une focalisation interne afin de mieux rendre au lecteur le sentiment de l'immédiateté des événements. C'est dans le même objectif que les deux écrivains s'intéressent à la figure stylistique de la métaphore. Néanmoins, l'enchevêtrement des éléments de la fiction textuelle et de l'histoire réelle dans *L'Ile de l'errance* est plus facilement décodable que celui de *La Condition humaine* à force de la complexité de ce dernier.

Pour bien démontrer ses points de vue idéologiques, Malraux se résolut à associer ses idées à des notions concrètes. A cette fin, aucun procédé ne paraît aussi convenable que la tournure métaphorique. Mieux que les autres figures de style, elle permet de condenser les images. Les métaphores auxquels recourt Malraux dans son roman sont fréquemment de type propositionnel ou de type de la métaphore annoncée. Les propositions comme « [Kyo] n'était plus qu'inquiétude et attente (Malraux, 1968, p. 38) » ou « [Tchen] n'était plus que souffrance (*Ibid.*, p. 191) » présentent les métaphores de premier type tandis que les expressions comme « le monde du meurtre » (*Ibid.*, p. 17) ou « la vague du vacarme » (*Ibid.*, p. 9) constituent les exemples de deuxième type de métaphore présenté dans *La Condition humaine*.

Les personnages de *La Condition humaine* vivent dans une confrontation incessible avec le monde. C'est pourquoi la métaphore la plus chère à Malraux, est d'après Batchelor « la métaphore anthropomorphique ». Dans *La Condition humaine* la mentalité et l'état d'âme des personnages se reflètent dans les éléments spatiaux:

« Secouée par son angoisse, la nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles. » (*Ibid.*, p. 10)

Le langage de Malraux est tout à fait compatible avec l'hostilité de l'espace dans lequel il situe ses personnages. Les champs lexicaux

qui se trouvent fréquemment dans l'œuvre, ceux de « l'angoisse », de « l'obsession » et de « la souffrance », par exemple, étalent les similitudes entre les événements textuels et l'atmosphère inquiétant de la révolte.

La dimension symbolique de *L'Ile de l'errance* est aussi incontestable que celle du roman de Malraux. Chez Dânechvar aussi, la métaphore constitue l'une des figures les plus fréquentes. Certaines métaphores comme « le corridor de l'attente » (Dânechvar, 1372, p. 6) ou « le train de la mort » (*Ibid.*) constituent les leitmotivs du roman. Ces images représentent la dialectique constante entre la permanence du malheur chez personnages du roman et leur espérance vague dans une dernière alternative. Parmi les images présentées dans le roman, c'est surtout le dessin de l'oiseau piégé entre les textures d'un tapis qui mérite une observation attentive :

« Un oiseau aux plumes colorées, avait fait de Toranj du centre de tapis un nid [...] L'oiseau était sur le point de s'envoler mais Hasti savait bien que les textures du tapis allaient l'attraper... » (Dânechvar, 1372, p. 179).

L'image de l'oiseau qui est à plusieurs fois reprise tout au long du roman, trouve dans cet exemple un sens métaphorique. « La fille de Narenjo Toranj » est le nom que Salim a attribué à Hasti. Si l'image de Toranj se réfère à Hasti et les textures du tapis représente métaphoriquement les idéologies politiques et les philosophies diverses que maintient le personnage dans un état d'errance perpétuelle, l'oiseau métaphorise l'esprit libre de Hasti, qui souffre, incapable de se détacher du « dépaysement mystique » (*Ibid.*, p. 46).

A côté des métaphores, nous assistons dans *L'Ile de l'errance*, au procédé stylistique de la personnification. Le chaos qui domine la société humaine s'étend dans l'imagination du personnage principal à la vie animale et végétale. C'est surtout la personnification des éléments naturels qui permet à l'auteur de restaurer l'atmosphère de la vie des personnages au sein de la nature. Dans le cinquième

chapitre de *L'Ile de l'errance*, le personnage principal fait un dessin à l'improviste où elle reflète inconsciemment le malheur de son âme :

« Il y avait au centre, un arbre dont le poids des Narenj lui a fait pencher la tête. Les arbres dépouillés et sans feuillages l'ont entouré. Au-dessus de l'arbre un démon s'est assis et l'observe attentivement. Un autre démon s'est couché au pied de l'arbre tandis qu'un autre le surveille et un tiers lui tient le pied. »
(Dânechvar, 1372, p. 197)

Cette image d'un arbre de Narenj encerclé par les démons est sans doute symbolique. L'arbre de Narenj incarne l'existence de Hasti marqué par la suspension idéologique que subit la jeune génération des années 70. Son existence est entourée par « les arbres sans feuillages » qui symbolisent « les sujets collectifs » (Cros, 2003, p. 122) c'est-à-dire, les générations précédentes, la famille et la tradition. Le passé est donc présent dans l'esprit du personnage même si les effets de la modernité s'imposent encore vigoureusement.

Dans la mythologie persane, le démon constitue le symbole de « Nafs », c'est-à-dire le siège des sentiments et des passions. Hasti partagée entre des multiples exigences culturelles et éthiques imposées par la société et le régime politique, se trouve dans un état d'égarement où ses pulsions tendent à la dompter, lui enchaînant les pieds et orientant ses décisions et ses pensées. Le même procédé, la personnification, est utilisée par Malraux pour décrire l'état d'âme de son personnage. Le passage du personnage d'un état de paralysie à un état de la conscience est illustré par le procédé de l'animation de nuit et de lumière :

Secouée par son angoisse, la nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles ; au rythme de sa respiration de moins en moins haletante elle s'immobilisa (*Ibid.*).

Au-dessous, tout en bas, les lumières de minuit reflétées à travers une brume jaune par le macadam mouillé, par les raies pâles des rails, palpitaient de la vie des hommes qui ne tuent pas (*Ibid.*)

La nuit symbolisant le lieu de l'inquiétude et de l'aveuglement se rythme avec l'angoisse qui envahit le personnage à la suite du crime. C'est ensuite la lumière qui traduit la sortie du personnage de l'hébétéude et sa prise de conscience de la nouvelle condition qui le sépare du reste du monde.

2.3. Les procédés cinématographiques

Dans ces deux romans, les structures de la société sont plus ou moins en harmonie avec la structure textuelle. L'intensité des conditions imposées à l'homme est transmise, chez Malraux, à travers un style condensé. Malraux vise effectivement de réduire le hiatus entre la pensée, l'action et le mot. A cette fin, l'auteur emploie les procédures cinématographiques qui transmet le sens du présent et du maintenant au lecteur afin de lui intensifier l'expérience immédiate des personnages du moment présent. Le jeu des contrastes, de l'ombre et de la lumière, du jour et de la nuit, etc. montre encore l'aspect cinématographique de son œuvre. Voici la scène de la première entrée de Tchen dans le magasin où se rassemblaient ses compagnons de révolte : « La porte refermée fit osciller la lampe : les visages disparurent, reparurent » (Malraux, 1968, p. 13).

Sous l'impact des scènes cinématographiques, Malraux porte son caméra n'importe où il désire. C'est ainsi qu'il peut renouveler le point de vue dominant sur les événements et emmener le lecteur à voir et à toucher le monde chaque fois à travers la perspective d'un personnage : celle de Tchen, celle de Kyo et ainsi de suite.

L'intensité des événements est aussi mise en relief par la perturbation de la syntaxe. Les exemples où l'auteur a recouru aux formes elliptiques sont nombreux : « Où crois-tu que soit allé Tchen ? demanda-t-il. Il a dit qu'il n'irait chez mon père que vers quatre heures. Dormir ? » (*Ibid.*, p. 21). La phrase interrogative « Il est dormi ? » est substituée par un seul verbe, « Dormir ? ». L'auteur attribue ainsi l'aspect du langage oral à son texte afin de lui donner une sorte d'efficacité et de vivacité.

Dans le roman de Dânechvar, l'errance idéologique qui a marqué la jeune génération des années 70 constitue l'élément central du récit. Par conséquent, la démarche que se choisit l'auteur est une démarche inductive qui part de multiples observations pour arriver enfin à une conclusion idéologique. Pendant la lecture du roman, nous sommes constamment confrontés à une induction guidée par la réflexion socio-idéologique de l'auteur. L'observation attentive des faits sociaux passés aux travers de cribles de plus en plus fins amène le lecteur à dégager petit à petit les structures des systèmes sociaux.

Chez Dânechvar, nous assistons aux nombreux débats entre les voix où aucune voix n'est privilégiée contre l'autre, aucune idée n'est réprimée au profit de l'autre. Au contraire, tout le monde a le droit de parler. Au lieu de juger des conceptions et des aperçus de ses personnages, Dânechvar les laisse couler au cours de son roman. De temps en temps, l'auteur intervient lui-même dans son histoire en y intégrant ses propres idées ou en commentant tel ou tel point de vue. Elle suggère sa vision du monde à travers des images vivantes qu'elle présente sous forme métaphorique et symbolique et cela afin de prêter au lecteur l'occasion de vivre les expériences du personnage en s'attardant un moment sur chaque événement. Le procédé cinématographique de flash-back qui se définit en littérature comme analepse, se manifeste partout dans le roman ; non seulement il éclaire le passé des personnages mais il renforce aussi l'impact des événements passés en les actualisant. Dans un passage, la grand-mère paternelle de Hasti raconte l'histoire de la mort de son fils à Salim. Le temps du récit qui est généralement au passé simple sera changé au présent de l'indicatif dès qu'il s'agit d'un événement du passé :

« Salim a demandé : comment il [père de Hasti] fut martyrisé ?

La grand-mère raconta en haletant : Mossadegh sort de l'Assemblée nationale. Il dit : l'Assemblée n'a de sens qu'ici à la présence du peuple et non pas là [...] mon fils se penche alors et Mossadegh se monte sur son dos et fait un discours et il sera,

par la suite, tiré. Salim se peigna les moustaches, et il s'est plongé dans ses pensées... » (Dânechvar, 1372, p. 96)

Le présent de la narration traduit mieux l'intensité et l'immédiateté de l'évènement survenu au passé tout en l'actualisant. C'est en fait par le changement du temps que la romancière arrive à mettre en relief l'impact du passé sur le présent des personnages, en le rendant plus proche du lecteur. Dans l'exemple présent, Mossadegh dont les idées politiques avaient un rôle déterminant dans la formation de l'idéologie anticapitaliste de plusieurs personnages du roman, trouve encore plus d'importance lorsque l'auteur nous fait revivre l'histoire du sacrifice que lui fait le père du personnage principal.

Etant donné les analyses ci-dessous, nous constatons bien que chez Malraux et Dânechvar le plan sémantique et le plan langagier sont annoncés l'un par l'autre et sont mis en harmonie par les auteurs. Le malheur et l'errance de l'époque ont non seulement structuré la trame narrative, mais ils en ont également déterminé la forme et le langage.

Conclusion

Le genre romanesque est inséparable du contexte social dans lequel il est écrit car les divers éléments culturels, politiques, socioéconomiques sont intégrés par l'auteur dans les différentes couches de son écriture. *La Condition humaine* et *L'Ile de l'errance* représentent de la sorte les diverses approches idéologiques, politiques, sociales, économiques, religieuses et philosophiques des sociétés auxquelles appartiennent les deux auteurs et cela aux niveaux de langue, des thèmes, des personnages et du style. Dans l'espoir de créer un monde différent, de donner un sens à leur vie, les personnages des deux romans s'engagent dans les mouvements politiques de leur époque. Même si la révolte est la preuve de bonne foi et de lucidité, elle devient aussi un élément déchirant ; car elle sépare l'homme conscient du monde non averti.

La corrélation entre le personnage et l'espace joue un rôle important dans l'incarnation de l'état d'esclavage dans lequel est tombé le pays. Dotées d'une écriture symbolique et métaphorique, l'œuvre de Malraux et celle de Dânehvar réclament vigoureusement une évaluation critique. C'est pourquoi nous en avons fait, à la fois, une étude horizontale et une analyse verticale. Les plans sémantique et formel des deux textes dépendent du contexte sociopolitique de l'époque où sont situés ces écrivains et reflètent leur vision du monde. L'objectif de Malraux et de Dânehvar est de contribuer dans les réformes politiques et sociales du pays, de dépasser la condition humaine et le dépaysement idéologique afin d'accéder à un état de stabilité et de la permanence.

Les deux écrivains ont fait entrer parmi des personnages fictifs, les personnages historiques afin de présenter les différents courants de pensée et par conséquent de faire entrer ses personnages dans les incessibles débats politiques, sociaux et religieux. La présence de multiples visions du monde donne au roman une sorte de dynamisme et pourrait fournir de diverses occasions pour une étude intertextuelle comparée.

Notes

¹ Tchan Kai-Chek fut successivement un militaire et homme politique chinois, l'un des principaux représentants du Kuomintang, le chef du gouvernement et le président de la « Première République » et enfin le président de la « République de Chine » à Taïwan.

² Une personnalité politique importante de la Révolution.

³ Maxime Gorki, parfois orthographié Gorky est un écrivain russe né le 28 mars (16 mars) 1868 à Nijni Novgorod et mort le 18 juin 1936 à Moscou. Il est considéré comme un des fondateurs du réalisme socialiste en littérature et un homme engagé politiquement et intellectuellement aux côtés des révolutionnaires bolcheviks.

⁴ « La bourgeoisie compradore » veut dire « la bourgeoisie pétrolière impériale » ou « la pétro-bourgeoisie » (Hourcade & Khosrokhavar, 1990, p. 883).

⁵ Demi-frère de Hasti

⁶ *At Goli* est le nom d'un bassin fait de la larme du cheval *garagachghâ*

⁷ Le cheval *garagachghâ* ou le cheval de Babak, après la mort de Babak, tue l'assassin de celui-ci en le battant contre la mont Sabalân. Du lieu de la larme de ce cheval en deuil de Babak, apparaît un bassin dans lequel le cheval se noie. Le cheval *garagachghâ* est le symbole de l'évolution et du salut.

Bibliographie

- ADE OJO, S., « André Malraux et Sembene Ousmane: Peintre du Prolétaire », *Neohelicon*, 1992, n.1, pp.17-154.
- AMOSSY Ruth, *La Politique du texte : enjeux sociocritiques*, Presses universitaires de Lille, Lille, 1992.
- BATCHELOR R, « André Malraux and language », *Neophilologus*, 1997, n.61, pp.194-211.
- BONHOMME Béatrice, & VILLANI Patrice, *André Malraux, La Condition humaine*, ellipses, Paris, 1996.
- BOUZAR Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Office des Publications Universitaires, Alger, 2006.
- BRECHON Robert, *Lire aujourd'hui, La Condition humaine d'André Malraux*, Hachette, Paris 1972.
- BRUNEL Pierre & CHEVREL Yves, *Précis de la littérature comparée*, PUF, Paris, 1989.
- CROS Edmond, *La Sociocritique*, L'Harmattan, Paris, 2003.
- DANECHVAR Simine, *L'Ile de l'errance*, Khârazmi, Téhéran, 1994.
- DEHBASHI Ali, *Sur le Rivage de L'Ile de l'errance, Célébration de Dr. Simine Dânechvar*. Sokhan, Téhéran, 2004.
- GHOBADI Hossein-Ali, AGHAGOLZADEH Ferdousse & Dasp Ali, « Analyse discursive de L'Ile de l'errance et de ses rapports avec les autres romans de Simine Dânechvar », *Adab Pajouhi*, 2011.
- GOLDMANN Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Paris, 1964.
- HOURCADE Bernard & KHOSROKHAVAR Farhad, « La bourgeoisie iranienne ou le contrôle de l'appareil de spéculation », *Tiers Monde*, 1990, n.124, pp. 877-898.
- MALRAUX André, *La Condition humaine*, Gallimard, Paris, 1968.

- MARX Karl & ENGELS Friedrich, *Manifeste du Parti communiste (1848)*, trad. L. Lafargue revue par M. Kiitz, Éd. Sociales, bilingue, Paris, 1972.
- SEPANLOU Mohammad-Ali, *Nevisangegâne Pichro Iran*, Negâh, Téhéran, 2003.